



N° 84/06 - 27 juin 1984

FETES MUSULMANES

Dr. E. S. M. SABANEH

Nous avons été heureux, à l'occasion des Fêtes musulmanes de la Rupture du Jeûne et du Sacrifice, de présenter nos vœux à tous nos frères musulmans de par le monde (1). Nous en avons profité pour rappeler aux Chrétiens la signification spirituelle et religieuse de ces Fêtes. Tiré du "Secrétariat pour les non-chrétiens", 1983-XVIII/3, n° 54. Les deux textes qui suivent ont été diffusés par la Radio Vaticane respectivement le 11 juillet et le 16 septembre 1983, en langue française et en langue arabe.

ID AL-FITR

Le mois de Ramadan représente chaque année un sommet dans la vie d'une cité musulmane.

Il y aurait bien des choses à dire sur le côté folklorique de ce mois de jeûne, telles que l'attente de l'"apparition" du Croissant, les illuminations des minarets et des monuments publics, le tam-tam de l'"éveilleur", la nuit, dans les quartiers populaires, la vie des souks. . .

Je préfère souligner l'aspect religieux de Ramadan et inviter nos lecteurs à une réflexion sur les valeurs spirituelles et religieuses que l'Islam demande avec insistance à ses fidèles de revivre durant ce mois.

Ce faisant, je ne me livre pas à une innovation. Il n'est pas inutile de rappeler, tout d'abord, la place qu'occupe le jeûne dans la pensée chrétienne, depuis que le Christ l'a pratiqué en se retirant au désert quarante jours et quarante nuits, comme en témoigne l'Evangile selon St. Matthieu, soumettant son Corps aux privations et entretenant cette conversation filiale avec le Père qui sera l'âme de toute sa vie, pour se préparer à la proclamation de la Bonne Nouvelle.

Il faut rappeler aussi le Concile Vatican II qui représente un tournant "à la Copernic", pour reprendre une expression de Louis MASSIGNON, dans les relations de l'Eglise Catholique avec l'Islam. Les voix "innombrables" des Pères s'étaient alors unies pour rappeler aux fidèles que "l'Eglise regarde avec estime les musulmans qui adorent le Dieu Un, vivant et subsistant" et qui lui rendent "un culte en particulier par la prière, l'aumône et le jeûne"¹. Ces voix rejoignaient les intuitions du Pape Paul VI qui, à peine élu au Siège de St. Pierre, avait tenu dans l'Encyclique Ecclesiam Suam (6 août 1964), à dire son "affectueux respect. . . aux adorateurs de Dieu, selon la conception de la religion

¹ Nostra Aetate, 28 octobre 1965, n. 3.

monothéiste - musulmane en particulier - qui méritent admiration pour ce qu'il y a de vrai et de bon dans leur culte de Dieu"².

1. Ramadan, est bien un mois d'ascèse.

"La vie érémitique de ma communauté c'est le jeûne, et son ascèse monacale c'est la lutte (**al-jihâd**)" déclare un hadith. Il faut en rapprocher cet autre : "le **jihâd** par excellence, c'est la lutte contre soi-même". Dans cette lutte contre les instincts du corps et les révoltes de l'âme, l'homme est trop souvent le grand vaincu. Et cela dure 11 mois sur douze ! Seule cette ascèse permet une reprise, un retour à l'ordre; seul le jeûne peut mater, dompter et redresser.

Pourvu qu'on s'y soumette loyalement. Esquiver le jeûne pour des motifs qui ne sont pas très graves est une tricherie. Tout autant que se rattraper la nuit, dans des excès de table, des privations subies le jour. Ou se laisser aller à la paresse.

Ce jeûne de l'estomac le musulman est invité à le doubler du jeûne des yeux, de la langue, du contrôle des pensées et des désirs, de la maîtrise de l'égoïsme et de l'agressivité.

Une telle ascèse devient même théologale, en quelque sorte : le musulman qui jeûne a le sentiment d'obéir à Dieu qui lui commande de jeûner; il est invité à affermir sa volonté, à la discipliner, pour vivre désormais selon la loi de Dieu et dans la crainte de lui désobéir : c'est bien cela la **taqwa**, associée au jeûne dans nombre de versets coraniques. "Le jeûne vous a été prescrit, comme il l'avait été à ceux qui vous ont précédés dans l'espoir que vous accédiez à la piété " ! (Cor. 2, 183).

A cette étape, le musulman parvient à la transparence de l'âme, à la sérénité - **al-ichrâq** - qui le met en disponibilité pour accueillir les effluves spirituelles du Coran.

Car, Ramadan, mois du jeûne, est par excellence, le mois du Coran : les auteurs religieux ne cessent de le rappeler : versets et récits coraniques sont largement cités, commentés et inlassablement exploités pour élever le tonus du sentiment religieux. C'est très traditionnel, peuvent penser d'aucuns, mais cela révèle la place qu'occupe le Livre dans la vie religieuse et sociale du musulman.

Voilà l'âme, au terme de ce recyclage de 30 jours, réédifiée et réintégrée dans sa dignité et sa liberté spirituelle qui la rend semblable aux anges et restaure en elle "l'empreinte de l'image de Dieu".

Que cet idéal du jeûne ne soit pas réalisé par tous les musulmans, c'est bien possible : "ils s'arrêtent au seuil du sanctuaire, déplore un auteur, et n'accèdent pas à la table richement servie du Coran".

Qu'importe ! la table est là, toujours servie. A chacun, s'il le veut, à en manger à sa faim.

2. Ramadan est aussi un lien communautaire.

Sa dimension sociale est remarquable. Déjà avant qu'il ne commence, toute la communauté musulmane, dans le monde entier, se trouve comme polarisée vers l'apparition de ce petit "fil d'argent" qu'est le Croissant, car c'est à lui que revient de donner le coup d'envoi pour l'immense compétition du jeûne. Dès l'aurore du lendemain, le canon de Ramadan, "la pélerine Fatima", se remettra à rythmer l'usage de la nourriture pour tous, sans distinction.

Par ailleurs, la littérature de Ramadan invitera sans relâche tous et chacun à s'associer au déroulement de la vie religieuse des mosquées : prières rituelles et surérogatoires, étude commune du Coran (qui fait l'objet de concours dotés de prix), cercles d'études autour de thèmes religieux et sociaux. . .

Cette vie communautaire, source de sécurité et de force, ne s'en tient pas là; elle trouve même son point culminant dans la bienfaisance. Un des bus du jeûne, lit-on fréquemment, est de donner aux riches l'expérience de ce ramadan perpétuel dans lequel vivent les pauvres. Ainsi sensibilisés affective-

² **Ecclesiam Suam**, n. 111.

ment à leurs souffrances, ils contribueront plus généreusement à les soulager par la **zakât al-fitr**, qui n'est pas une aumône, mais un prélèvement sur les biens - qui appartiennent en réalité à Dieu - pour subvenir aux besoins des pauvres, qui y ont un droit strict.

On pourrait dire bien de choses encore sur les invitations à partager le déjeuner de famille ou **iftars** organisés par les sociétés, et les administrations, et où les patrons, employés et ouvriers, sans distinction de rang, rompent le même pain; les visites de vœux aux parents, amis et proches, le jour de la fête. . . Jusqu'aux défunts de la famille, dont les tombes sont fleuries, et près desquelles on pratique de larges aumônes, le premier jour de la fête.

Ainsi compris, le mois de Ramadan devient la porte d'accès à une meilleure estime et pratique des valeurs spirituelles et religieuses qui apparaissent comme les fruits du jeûne bien compris. La tradition veut que les musulmans se rencontrant durant ce mois se saluent par le souhait **Ramadan Karim**, qui veut dire "que Ramadan te soit généreux".

Ramadan sera "généreux" à la mesure de la fidélité du croyant aux appels de rénovation, de retour à Dieu et de réconciliation avec les hommes, que Ramadan fait retentir chaque année.

ID AL -ADHA

Le 11 du mois lunaire de **dhu al-hijja** de l'an 1403 de l'Hégire -près de 800 millions de Musulmans de par le monde ont célébré la Fête du Sacrifice -. "**Id al-Adha**". Parmi cette immense multitude, quelques privilégiés - ils étaient près de deux millions l'an dernier, selon le grand quotidien du Caire, "Al-Ahram", - ont célébré la fête à Mina, localité située à peu de distance à l'Est de Mekka, clôturant ainsi le Pèlerinage. Les uns comme les autres ont égorgé en ce jour une victime - "**dahiyya**" ou "**hady**" - après la prière de la fête (ou après la lapidation de la stèle de Aqaba pour les pèlerins de Mina).

Cette extraordinaire manifestation du culte islamique, qui se reproduit chaque année, à la même date du calendrier de l'Hégire, mérite de la part des Chrétiens plus qu'une simple attention curieuse, plus ou moins teintée d' exotisme ou de folklore. Cet acte religieux peu commun doit nous interpeller, non pas tant par ses dimensions ou ses performances, mais plutôt par sa qualité et ses significations. Parmi ces dernières, je voudrais m'arrêter un instant sur la notion de sacrifice ou de victime.

En tant que Chrétiens, nous sommes sensibles à cette notion de sacrifice, celui de l'Ancien Testament, certes, mais surtout celui du Christ dans le Nouveau, commémoré et renouvelé quotidiennement dans la célébration de l'Eucharistie. N'est-ce pas assez pour que nous nous demandions s'il existe quelque chose de commun à cet égard entre le sacrifice des Chrétiens et celui qu'accomplissent leurs frères musulmans aujourd'hui ? Chercher à connaître les valeurs religieuses des autres religions c'est chercher à découvrir les "semences du Verbe" et les "fruits de l'Esprit", à l'œuvre partout dans le monde. Ainsi nous pourrions connaître un nouvel aspect de l'économie du salut de Dieu, tout en prenant conscience un peu plus de la spécificité de notre foi. La bonne façon pour y parvenir est d'interroger les Musulmans, leur Livre Sacré, le Coran, et de nous référer à l'enseignement de leurs docteurs religieux, les '**Ulama**'.

Nous ne pourrions, de toute évidence traiter ici ce sujet d'une manière exhaustive; aussi, me contenterai-je d'apporter les éléments de réponse à la question suivante ; Quelle est la signification réelle du sacrifice de **Id al-Adha** ? Est-il une simple commémoration, revêt-il une signification de rachat, à la manière du sacrifice chrétien, ou a-t-il quelque autre sens ?

- I. Il peut paraître en effet normal, pour qui connaît le souci de l'Islam de se ressourcer dans la foi d'Abraham - le **Ibrahim** du Coran - de voir dans le sacrifice de '**Id al-Adha**' une sorte de commémoration à caractère plutôt historique, tendant à rappeler et à vénérer le geste du saint Patriarche quand, sollicité par Dieu de lui offrir son fils en sacrifice, l'Ange du Seigneur lui retint le bras et lui montra un bélier qu'il immolera à sa place. (Il importe peu pour notre propos que ce fils ait été Ismaël, comme le suggère la tradition islamique, ou Isaac qui est nommément désigné par la tradition biblique).

De fait, s'il est un souvenir qui accompagne le pèlerin de Mekka d'un bout à l'autre de son pèlerinage, depuis le rite de la circumambulation ou **tawâf** jusqu'à celui de l'égorgement de la

victime ou **nahr**, c'est bien celui d'Abraham.

Le pèlerin qui arrive à Mekka sait déjà que la Ka'ba autour de laquelle il va accomplir le **tawâf** fut purifiée et restaurée par Abraham qui en exhaussa également les murs : la preuve matérielle en est là, gravée dans la pierre du **Maqâm**, ce petit monument à proximité de la Ka'ba, près duquel le pèlerin est invité à accomplir le rite de la prière.

Le **Sa'y** ou parcours sept fois répété du chemin séparant l'un de l'autre les deux petits monticules de al-Safa et de al-Marwa, à proximité de la Mosquée Sacrée, auquel le pèlerin procède ensuite, lui rappelle que Hagar, la mère des Arabes, avait autrefois couru, affolée, de l'une de ces buttes à l'autre, dans l'espoir de voir poindre à l'horizon quelque caravane auprès de laquelle elle pourrait trouver un peu d'eau pour désaltérer le petit Ismaël mourant de soif.

Et quand, au 1^{er} jour de la fête, le pèlerin accomplit le rite de la lapidation de la **"Jamra"** ou stèle de **'Aqaba**, il lui est rappelé qu'Abraham, en ce même endroit, avait chassé Satan qui voulait l'empêcher d'obéir à Dieu en immolant son fils.

Enfin quand, ce même jour, il procèdera à l'immolation de la victime, il se remémorera le **"hadith"** du Prophète : Le sacrifice est "une tradition de votre père Abraham", dont Dieu, selon les termes du Coran (cfr. 37. 107) "racheta le fils par un sacrifice solennel".

Cela suffit-il pour faire du **'Id al-Adha** une commémoration ou une fête du souvenir, dont la figure du Patriarche Abraham occuperait le centre ? Je ne le pense pas. L'examen des textes du Coran qui évoquent cette figure, aussi bien que de la littérature religieuse qui foisonne chaque année autour du thème du Pèlerinage, montre avec évidence que cette figure n'est jamais retenue pour elle-même, mais que, par-delà le saint Patriarche, l'Islam vise à inculquer à ses fidèles deux valeurs essentielles et précises, qu'il cherche à promouvoir de toutes les manières, à côté, certes, de bien d'autres de moindre importance, comme l'égalité, la fraternité, le sens du pauvre, la patience, la maîtrise du corps et de ses instincts.

- II. Quelles sont donc ces valeurs essentielles et précises que le Coran veut souligner en traçant le portrait spirituel d'Abraham ?

1. Abraham est le champion du monothéisme.

De nombreux versets coraniques (cfr. 6. 76, 77, 78, 80-37. 88 à 93. . .) nous présente Abraham découvrant, grâce à son observation et à sa réflexion, l' inanité des idoles et la fausseté du culte que ses tribunes leur rendent.

Ayant ainsi découvert, avec l'aide de son Seigneur, la notion du Dieu unique, il cherche à en convaincre son père Azar (cfr. 6. 74) ainsi que le reste de son peuple (6. 83-6. 78, 79-21. 52 à 67-29. 16-37. 83 à 85. . .). Il discute âprement avec les idolâtres et engage le combat contre leurs idoles (2. 258 à 260-6. 69-21. 57, 58-37, 93. . .). Hélas, non seulement il ne rencontre qu'incrédulité et persécution, mais il est finalement jeté dans une fournaise ardente, dont Dieu le sauve (21, 68 à 71-29. 24-37. 94 à 97).

2. Abraham est aussi le modèle de l'obéissance totale à Dieu.

Dieu éprouvera sa fidélité - **ikhlâs** - de diverses manières (2. 124); il ira jusqu'à lui suggérer en songe de lui immoler son propre fils qu'il vient pourtant d'accorder à sa prière (37. 100 à 109). Abraham répond par cette soumission sans réserve qui lui vaudra de devenir l'ami de Dieu **khalil** (4. 125). Rien d'étonnant que Dieu le charge alors de purifier sa "Maison", la Ka'ba, de la restaurer, d'en hausser les murs (22. 26 -2. 125 - 3. 97) et d'inviter les hommes à s'y rendre en pèlerinage (22. 27).

Abraham est encore celui qui a su obtenir de ses fils l'engagement d'être toujours soumis au Dieu unique (2. 132), devenant ainsi des "Musulmans" "Muslimum", c'est-à-dire des "soumis".

Ainsi Abraham devient un modèle que le Coran propose dans de nombreux versets (3. 68 - 3. 95 - 16. 123 - 22. 78. . .) à l'imitation des Musulmans, en particulier durant l'accomplissement des divers rites du Pèlerinage.

III. Mais c'est tout : Abraham n'est que le grand ancêtre dont l'exemple n'est rappelé aux Musulmans que pour mieux retrouver le sens d'un monothéisme pur et dur et d'un "islam" (= soumission) inconditionnel.

A ce point de notre réflexion, est-il besoin de rappeler que le sacrifice d'Abraham - et celui qu'accomplissent aujourd'hui les Musulmans - se détache de sa signification historique pour revêtir une valeur spirituelle et religieuse bien actuelle et engageante, tout en étant très éloignée de toute notion de rachat ou de rédemption des péchés.

D'ailleurs nous devons savoir qu'aucune des quatre Ecoles de Droit religieux sunnite ne considère le sacrifice de la fête comme un acte essentiel du Pèlerinage ou **ruk'n**. Certes, parmi les trois formes de Pèlerinage, il en est deux qui doivent être complétées par l'immolation d'une victime; de même, l'offrande d'une victime vient sanctionner l'omission de certains rites importants. En dehors de ces cas précis, le sacrifice proprement dit de la fête reste généralement une tradition.

Voilà donc le sacrifice en Islam singulièrement relativisé et ramené à ses réelles dimensions, celles que l'Islam sunnite lui reconnaît. Ces dimensions spirituelles peuvent être résumées en deux points :

En tant qu'acte complétant le Pèlerinage, le sacrifice musulman est un geste d'obéissance à Dieu : "Prie donc ton Seigneur et sacrifie", dit le Coran en 108. 2. Plus généralement, on peut dire qu'il est une tradition du Prophète que la piété recommande fortement d'imiter quand on en a les moyens. Le Musulman, par cet acte marque sa volonté de travailler à détruire le vice, de résister à "l'âme instigatrice du mal" (cfr. 12. 53) et de s'engager à "faire prévaloir le bien et la vertu".

Le sacrifice est aussi un témoignage rendu à la libéralité de Dieu par la part de la victime - le tiers - que le Musulman doit réserver aux pauvres, et celle - le tiers aussi - qu'il est invité à offrir à ses proches et amis. Ainsi il purifiera son âme du vice de l'avarice.

Ces quelques réflexions, fort incomplètes, permettront, du moins, une meilleure connaissance de la doctrine et de la pratique de l'Islam relativement au Pèlerinage et au Sacrifice. Ainsi les Chrétiens pourront-ils partager à bon escient la joie de leurs frères musulmans alors qu'ils célèbrent leur "Grande Fête" - **al-'Id al-kabir**, et leur souhaiter de tout cœur **kull 'am va antom bikhair** ! Que chaque année vous trouve heureux et en bonne santé !

LE 1^{ER} DE L'AN DE L'HEGIRE

Nos frères musulmans ont célébré le Premier de l'An de l'Hégire. Nous sommes heureux, à cette occasion, de rappeler à nos auditeurs et à nos lecteurs chrétiens les événements qui ont trait à cette fête et la signification qu'elle recouvre aux yeux des Musulmans.

Le mot "Hégire" est devenu familier aux oreilles occidentales depuis les célébrations, voici trois ans, du 14^e Centenaire de la naissance de l'Islam selon l'ère de l'Hégire. Aussi, je ne sais s'il est opportun de rappeler que ce mot veut dire "émigration", et que l'émigration dont il s'agit est celle du Prophète de l'Islam, Muhammad, quand il quitta sa ville natale La Mecque pour chercher refuge à Yathreb (= Médine), dont il fera son lieu de résidence jusqu'à sa mort survenue en 632 A. D.

Quand, quelques années plus tard, l'idée d'une nouvelle ère, une ère musulmane, s'imposera aux dirigeants de sa Communauté - **Umma** - et qu'il fallut choisir un point de départ pour son histoire, diverses dates entrèrent en compétition : 632, la date de la mort du Prophète, 570, l'année de sa naissance, selon l'opinion la plus admise, 610, l'année de la première "révélation" du Coran, selon la foi musulmane, et même 629, qui vit le Prophète entrer victorieux à La Mecque à la tête d'une véritable armée, consacrant ainsi le triomphe définitif de l'Islam sur le paganisme de l'Arabie. Or aucune de ces dates ne fut retenue, et 'Omar qui avait été l'ami et le bras droit de Muhammad, ayant proposé l'année 622, celle précisément de l'Hégire, sa proposition fut agréée d'emblée et ainsi le premier jour du mois de Muharram, premier de l'année arabe, devint le Premier Jour de l'An de l'Hégire.

Ce départ de Muhammad n'était sans doute pas ce que souhaitaient les Mecquois "associateurs" ou idolâtres. Ce n'est pas qu'ils aient été particulièrement tendres pour le Prophète, loin de là, mais ils auraient préféré mille fois garder dans leur ville un homme aussi gênant par ses prédications et ses défis à leurs dieux et à leurs coutumes païennes, mais plus ou moins neutralisé par

leur attitude farouchement agressive, que de le savoir libre dehors, et qui plus est, fervemment accueilli par Médine, la cité rivale, avec laquelle il sera facile aux Musulmans de comploter contre La Mecque. D'autant plus que Médine occupe une position-clé sur la route que les caravanes devaient suivre pour assurer le commerce de la ville avec l'Empire byzantin, un commerce au demeurant très fructueux, vital même pour une cité qui ne disposait d'aucune autre source de revenu. Par ailleurs, les Mecquois n'étaient pas sans savoir que deux importantes tribus arabes de Médine - la ville comptaient aussi des tribus juives - les Aws et les Khazradj - avaient, deux ans auparavant, embrassé l'Islam et s'étaient engagées par serment à assurer au Prophète sécurité et protection.

Mais les Mecquois ne pouvaient s'en prendre qu'à eux-mêmes de la situation inquiétante dans laquelle ils allaient se trouver : depuis treize ans, c'est-à-dire depuis le début de la prédication prophétique, ils n'avaient rien négligé - ils avaient même tout fait - pour que Muhammad qui pourtant aimait profondément sa ville comme plusieurs hadlth(s) l'attestent, en fut réduit à cette extrémité. Aussi, quand les notables de la ville eurent enfin constaté, peu de jours auparavant, que les Musulmans avaient évacué les lieux - ils étaient partis sur la pointe des pieds pour ne pas exciter l'animosité des païens contre ceux qui se disposaient à partir - décidèrent-ils de faire assassiner le Prophète, de telle façon cependant que son clan ne puisse ni réclamer le prix de son sang ni prendre les armes pour le venger. Il a fallu une indiscretion, une parole tombée dans l'oreille d'une tante maternelle de Muhammad - une intervention de la Providence de Dieu, pensent les croyants - pour que celui-ci décide sans perdre un instant de mettre à exécution un plan d'évasion qu'il avait soigneusement mis au point pour une telle éventualité. Ce plan, au dire des penseurs musulmans reposait sur deux pivots : une immense confiance en Dieu, ce Dieu dont il avait la conscience aiguë d'être l'Envoyé - **Rasûl** - et qui ne saurait l'abandonner, et une organisation minutieuse dont les divers détails seront confiés à des Compagnons intelligents et sûrs. (Bonne leçon pour ceux qui reprochent à l'Islam son prétendu fatalisme !).

De fait, le plan se déroula à la perfection. Alors que, au beau milieu de la nuit, les tueurs, mine de rien, font le gué autour de son humble demeure, Muhammad, murmurant des versets coraniques, quitte sa maison par une autre issue, laissant son cousin 'Ali, étendu sur son lit et recouvert de son manteau. Aux dernières maisons de la cité endormie un homme attend : c'est Abou Bakr, le fidèle compagnon. Ensemble, pour dépister les poursuivants éventuels, ils prennent la direction du Sud. Ils connaissent une grotte sur les flancs du Mt Thawr : ils vont y rester cachés durant trois jours. Dès le premier soir, un berger, la nuit venue, se trouvera comme par hasard aux abords de la grotte avec son troupeau, pour désaltérer les réfugiés Asmâ', la fille d'Abou Bakr, apportera à la faveur de la nuit quelques provisions : du pain, des dattes, tandis que son frère 'Abdallah, rapportera, lui, les rumeurs qui circulent dans la ville à leur sujet, et les projets de poursuite qu'élaborent les notables sur la place de la Ka'ba. Le merveilleux lui aussi est au rendez-vous : deux tourterelles et une araignée s'installent à l'entrée de la grotte, ce qui a pour effet de détourner tout soupçon. "Dieu l'a fait vaincre (il s'agit du Prophète) - dit le Coran relatant le fait à sa façon merveilleusement lapidaire - quand les mécréants l'ont réduit à s'expatrier, second de deux compagnons réfugiés dans la grotte, alors qu'il disait à son socius : "Ne t'attriste pas, car Dieu est avec nous !" (Cor. 9. 40).

Les poursuivants découragés, un guide arrive, amenant des montures, et on prend cette fois la route de Médine, tandis que les Médinois, alertés - décidément le désert a des oreilles et des voix - attendent et s'impatientent. Bientôt la petite caravane est en vue, et c'est l'entrée triomphale. Muhammad, que ses partisans auréolent du nimbe des prophètes, est promu d'emblée chef de ce peuple, avec lequel il va patiemment, durant 10 ans, construire la "cité musulmane ?". Son nouveau rôle, l'avenir le montrera, lui siéra comme un gant.

Ainsi, une page de la mission de Muhammad était tournée, celle de la prédication ingrate, de la contradiction, des affronts et des persécutions subies à son corps défendant. Les Mecquois se seraient, à la rigueur accommodés de sa présence, avec le sourire désabusé des Athéniens écoutant St Paul, s'il s'était contenté de prêcher un dieu facile qu'il suffirait d'honorer d'un culte extérieur peu onéreux - une divinité de plus dans leur riche panthéon ! Peut-être même qu'un Dieu dont les exigences n'auraient pas dépassé le cadre de la conscience individuelle aurait été supportable ! Mais voilà ! le nouveau Dieu et son Prophète s'immiscent dans les relations familiales et s'en prennent à la conduite sociale; ils prétendent réglementer les affaires, le commerce, le trafic de l'argent, le gain et les pratiques usuraires et tous usages qui privilégient une oligarchie sans pitié pour le faible et uniquement préoccupé de ses richesses, de ses plaisirs et de son hégémonie. Et cela était devenu intolérable.

Le choix de l'Hégire est justement la volonté de privilégier un Islam social qui veut être fort, maître de ses destinées et en mesure d'organiser la vie de l'individu aussi bien que celle du groupe selon les normes de la loi qu'il tient comme révélée par Dieu à Muhammad, la Chari'a.

Qu'en pensent ceux, musulmans ou non, qui rêvent d'un Islam sécularisé ou laïcisé ?

Il reste que l'Islam que veulent les Musulmans d'aujourd'hui était sans doute parfaitement adapté aux besoins de la société qui l'a vu naître, et que, pour convaincre de son bien-fondé la société contemporaine de plus en plus rationaliste et pragmatiste, de plus en plus pluraliste aussi, éprise de liberté et jalouse de ses droits, les simples affirmations pourraient paraître peu convaincants. C'est à ses fruits qu'on reconnaît l'arbre.

Dr. E. S. M. SABANEH

